

J  
A  
C  
Q  
U  
E  
S

B  
I  
S  
S  
O  
N  
N  
E  
T  
T  
E

# Gueule d'Ange



Extrait de la publication

**ALIRE**

100% *Illustration*



# À PROPOS DE *GUEULE D'ANGE...*

UN ROMAN TRÈS SOLIDE [...]   
LE ROMAN POLICIER DE L'ANNÉE !   
*SRC – Un été à croquer*

UN LIVRE PALPITANT,   
QUE VOUS LISEZ EN 48 HEURES !   
*Le Journal de Montréal*

« BISSONNETTE EST L'UN DE NOS RARES   
AUTEURS DE POLARS DIGNE DE CE NOM. »   
*Stanley Péan*

« BISSONNETTE CONFIRME SON TALENT ET   
NOUS PROUVE HORS DE TOUT DOUTE   
QU'IL EST UNE DES VALEURS LES PLUS SÛRES   
DU POLAR QUÉBÉCOIS ACTUEL. »   
*Norbert Spehner*

« L'AUTEUR RÉUSSIT À NOUS TENIR EN   
HALEINE DU DÉBUT À LA FIN, MAÎTRISANT   
L'ART DE JOUER AVEC NOS NERFS,   
ACCÉLÉRANT LE RYTHME ET AUGMENTANT LA   
TENSION AUX MOMENTS OPPORTUNS.   
LA MACHINE POLAR FONCTIONNE À PLEIN   
RÉGIME, LE SUSPENSE NOUS HAPPE, ET L'ON   
TRAVERSE CES QUELQUE TROIS CENTS PAGES   
SANS S'ENNUYER UN INSTANT. »   
*Lettres québécoises*

LE NOUVEAU DERNIER CRU DE JACQUES  
BISSENETTE EST DONC UNE RÉUSSITE,  
POUR LA SIMPLE ET BONNE RAISON  
QUE L'AUTEUR A SU Y MÊLER LA CRÉATION  
D'UNE ATMOSPHÈRE NOIRE, L'ÉVOCATION  
D'UN UNIVERS PARTICULIER ET PLUS QUE  
VRAISEMBLABLE, UNE INTRIGUE RYTHMÉE  
ET DES PERSONNAGES FORTS.  
BREF, UN DOSAGE PARFAIT QUI NE SAURAIT  
DÉCEVOIR LES AMATEURS DU GENRE.

*Le Devoir*

LE DOSAGE HABILE DE L'ÉMOTION ET DU  
PORTRAIT DE SOCIÉTÉ, LA MANIÈRE DE SEMER  
LES INDICES QUI ÉGARENT LE LECTEUR,  
LA SIMPLICITÉ ET LA VÉRITÉ DES DIALOGUES,  
LE TEMPS DE NARRATION TRÈS COURT [...]   
DONNE À *GUEULE D'ANGE*  
UN CERTAIN TONUS ET UNE CERTAINE VÉRITÉ.

*La Presse*

# GUEULE D'ANGE

## DU MÊME AUTEUR

*Programmeurs à gages.* Roman.

Montréal: VLB, 1986.

*Cannibales.* Roman.

Montréal: XYZ, 1991.

*Sanguine.* Roman.

Montréal: VLB, 1994. (épuisé)

Beauport: Alire, Romans 050, 2002.

*Gueule d'Ange.* Roman.

Montréal: Libre Expression, 1998. (épuisé)

Beauport: Alire, Romans 042, 2001.

*Badal.* Roman.

Montréal: Libre Expression, 2006.

Lévis: Alire, Romans 104, 2007.

# GUEULE D'ANGE

JACQUES BISSONNETTE



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : JOSÉE LAMBERT

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine, 3,  
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)

Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)

Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)

Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum editis Benelux S.A.**

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)

Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)

Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1<sup>er</sup> dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2001

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© 1998 ÉDITIONS LIBRE EXPRESSION LTÉE

© 2001 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la présente édition

15<sup>e</sup> MILLE



*À Dominique et Raphaël*



# TABLE DES MATIÈRES

Lundi .....	1
Mardi .....	43
Mercredi .....	97
Jeudi .....	153
Vendredi .....	243
Samedi, en juillet .....	335



*Il a pour toi donné ordre à ses anges  
de te garder en toutes ses voies.  
Eux sur leurs mains te porteront,  
pour qu'à la pierre ton pied ne heurte ;  
sur le lion et la vipère tu marcheras,  
tu fouleras le lionceau et le dragon.*

Psaume 91 : 11,12,13



**LUNDI**





# CHAPITRE 1

Anémone se dressa dans son lit, le front en sueur, haletant fortement. Le soleil hachurait de lumière les lattes du plancher à travers les stores. Les dizaines de plantes éparpillées dans la chambre avaient l'air, dans la pénombre, d'énormes araignées vertes. Elle scruta longuement un angle de la pièce. Elle n'y vit rien, personne.

Une grosse chatte poilue, la tête encadrée d'oreilles rongées, sauta sur ses genoux. Ce n'était donc qu'un rêve, se dit Anémone en caressant distraitement Grosse Lune, qui se colla contre elle en ronronnant. Elle tenta de rassembler les lambeaux du songe qui s'effilo-chait dans la lumière du matin. Une forme grise l'avait contemplée longtemps du coin de la pièce. Puis l'être avait flotté jusqu'à son visage, si près qu'elle avait eu peur d'être dévorée. C'est alors qu'elle s'était réveillée.

Anémone Laurent quitta lourdement son lit, dévoilant une silhouette mince et brune. D'abondants cheveux noirs cascadaient sur ses épaules. Ses yeux verts, très lumineux, étaient mis en évidence par des sourcils épais. Le nez était long, la bouche grande, ornée de lèvres ourlées. Elle s'empara d'un large peigne de bois et s'engagea dans l'escalier en spirale qui menait au salon.

Son appartement occupait deux étages, rue De Bullion, sur le plateau Mont-Royal. De l'extérieur, l'immeuble paraissait vieux et assez décrépit, mais le logement était spacieux et offrait beaucoup de lumière. Elle avait aussi accès à un petit jardin à l'arrière.

Des plantes avaient été disposées sur des tablettes aménagées devant les fenêtres et des étagères se dressaient dans tous les angles accessibles au soleil. Hormis la flore, le rez-de-chaussée était presque vide. Un sofa usé et une table basse ébréchée meublaient le salon. Un vieux portemanteau veillait à l'entrée. Un couloir orné de dessins de fleurs menait à la cuisine occupée par une table de jardin de métal blanc. Anémone aurait aimé renouveler son ameublement, mais le loyer était élevé et les traites sur sa voiture accaparaient le reste de son salaire.

Anémone servit un bol de lait à Grosse Lune, puis prépara son petit-déjeuner, qu'elle dégusta assise sur un tabouret. L'énorme chatte aspira quelques lampées de lait, puis s'échappa en vitesse par la porte que venait d'entrouvrir sa maîtresse à son intention. Anémone démarra son ordinateur installé sur le comptoir et branché en permanence sur Internet. Un message de Justine l'attendait déjà : « Bonne journée, Anémone. »

Anémone avait fait la connaissance de Justine une année auparavant dans un forum de discussion Internet. Depuis, elles conversaient presque quotidiennement, sur les sujets les plus divers. Justine était férue d'ordinateurs et passait la plus grande partie de ses temps libres à fureter sur la toile planétaire.

Anémone se mit en contact avec Justine, et elles entamèrent une nouvelle conversation.

JUSTINE : La soirée d'hier fut super. J'ai rencontré un homme splendide à la discothèque.

ANÉMONE : Que s'est-il passé ?

JUSTINE : Au début, j'étais trop obsédée par l'idée de bien paraître pour bien profiter de cette rencontre. Mais je me suis reprise au lit. Ça va, de ton côté ?

ANÉMONE : Un drôle de songe m'a visitée la nuit dernière. Je flottais, j'étais comme dans un demi-sommeil, quand j'ai senti qu'on m'observait du coin de la chambre.

JUSTINE : Et... ?

ANÉMONE : J'ai vu une forme grise.

JUSTINE : Tu me donnes la chair de poule !

ANÉMONE : La forme était grande et voûtée. Je crois que c'était un homme. Il paraissait vieux et fatigué.

JUSTINE : Tu l'as reconnu ?

ANÉMONE : Son visage était flou. Mais sa silhouette ne me rappelait rien.

JUSTINE : Tu as eu peur ?

ANÉMONE : Pas sur le coup. Une sensation de grande tristesse se dégageait de lui, pas de la méchanceté. Il s'est soudainement approché à toute vitesse, comme s'il volait dans les airs, et il a surgi devant mon visage ! Ça m'a tellement saisie que je me suis réveillée.

JUSTINE : C'est sûrement un fantôme.

Justine était passionnée de spiritisme. Elle consultait régulièrement des sites Internet dédiés à ce sujet. Anémone ne croyait pas aux esprits. Elle croyait plutôt que les vivants n'avaient aucun besoin de se faire tourmenter par les morts, leur propre esprit y suffisant amplement.

ANÉMONE : Voyons, le fantôme de qui ?

JUSTINE : Certains morts visitent leurs proches avant de quitter ce plan de l'univers. Ils leur apparaissent alors en rêve. Un de tes amis ou de tes parents est-il mort dernièrement ?

Amusée par cette explication, Anémone essaya de se remémorer les traits du visiteur, mais ne put y parvenir. Elle n'avait ressenti aucune émotion particulière,

à son contact, qui aurait pu aider à l'identifier. La peur qui s'était emparée d'elle provenait de la surprise de le voir apparaître soudainement au-dessus de son visage, non d'une attitude menaçante à son égard. En fait, elle ne se rappelait que d'un vieux personnage à l'air las.

ANÉMONE: Est-ce qu'il devrait ressembler à l'individu qu'il était de son vivant ?

JUSTINE: Ce genre d'esprit conserve habituellement l'apparence physique qu'il avait avant de décéder. Pour que cette âme s'accroche à la terre et s'introduise dans ton rêve, c'est qu'elle tenait beaucoup à toi. Peut-être que cet homme ne t'a pas vue depuis très longtemps et qu'il tenait absolument à te retrouver avant de quitter notre monde pour toujours.

Anémone trouvait cette explication farfelue, mais, par jeu, elle entreprit de penser aux hommes âgés de son entourage qui auraient pu mourir. Elle évoqua d'abord ses vieux oncles, mais elle les écarta rapidement à cause des rapports distants qu'elle entretenait avec eux. Elle pensa ensuite à son directeur de thèse, avec lequel elle avait eu une brève relation amoureuse à l'université, mais conclut qu'il était trop jeune.

La figure d'un autre homme surgit alors dans son esprit, et une vieille souffrance lui brûla le cœur.

ANÉMONE: Tu es sûre de ce que tu avances ?

JUSTINE: C'est ce qu'on dit. Tu as trouvé qui c'était ?

Incrédule, Anémone hocha la tête. Cela faisait si longtemps... Elle se remémora la nuit horrible qu'elle avait vécue vingt ans plus tôt. Elle avait huit ans et jouait dans sa chambre. Sa mère était entrée dans la pièce, l'air bouleversé. Elle s'était lentement assise sur son lit, puis l'avait prise dans ses bras. D'une voix rauque, brisée par les sanglots qu'elle essayait vainement de retenir, elle lui avait annoncé la fuite de l'homme qu'Anémone aimait et admirait le plus au monde.

ANÉMONE : Mon père.

JUSTINE : Qui t'a abandonnée dans ton enfance ?

Les images se bousculaient dans la tête d'Anémone, traînant derrière elles leurs cohortes de souvenirs douloureux. En état de choc, elle avait d'abord refusé de croire la nouvelle annoncée par sa mère. Son père l'aurait donc abandonnée ? Elle avait à peine écouté les explications de sa mère. Son père s'était ruiné à la Bourse ; il était extrêmement déprimé depuis quelques jours. Il n'avait laissé qu'une simple lettre pour informer sa femme de son départ. Anémone se souvint d'avoir crié, tapé rageusement du pied, pour finalement s'écraser en pleurs sur son lit. Sa mère s'était couchée à ses côtés et l'avait caressée jusqu'à ce qu'elle sombre dans un sommeil fiévreux.

JUSTINE : Quelle affaire ! Tu as peut-être vu l'esprit de ton père.

ANÉMONE : Ces histoires de fantômes sont absurdes.

JUSTINE : Il paraît que c'est fréquent qu'une âme, peu après la mort, rende visite aux membres de sa famille durant leur sommeil.

Anémone n'avait plus jamais entendu parler de son père depuis sa disparition. Elle croyait qu'il s'était enfui à l'étranger afin de refaire sa vie, ou qu'il s'était suicidé en s'arrangeant pour que son corps ne soit jamais découvert.

ANÉMONE : Ce serait incroyable.

JUSTINE : Est-ce qu'il t'a dit quelque chose ?

ANÉMONE : Je me suis réveillée, j'avais trop peur.

Elle sursauta en apercevant l'heure inscrite au bas de son écran.

ANÉMONE : Je suis en retard ! On se reparle.

JUSTINE : Ton père n'était qu'un lâche qui a fui ses responsabilités. S'il revient, chasse-le de ton rêve et il ne reviendra plus.

Bouleversée par ses souvenirs, Anémone éteignit son ordinateur. Les sensations de trahison, d'abandon

et de détresse qu'elle avait éprouvées vingt ans plus tôt la frappèrent de nouveau. Elle se rappela le goût de vomissure qu'elle avait traîné dans la bouche pendant des jours. Le mal de ventre qui lui coupait tout appétit. Les longues nuits dans le noir, à fixer la porte dans le vain espoir d'y voir apparaître la silhouette de son père auréolée de la lumière du corridor.

Anémone s'ébroua. L'interprétation que Justine avait faite de son rêve lui soutira un sourire amer. Son père l'avait quittée vingt ans auparavant sans lui fournir d'explications, ne lui avait pas écrit une seule lettre durant toutes ces années, et voilà qu'il se métamorphoserait en âme désireuse de faire amende honorable ? Il y avait une autre interprétation, beaucoup plus simple. La douleur de l'abandon, qu'elle avait longtemps enfouie dans son subconscient, était remontée à la surface la nuit dernière. L'être gris et triste représentait bien son père, mais ce personnage symbolique n'était qu'une créature imaginée par son rêve.

Le seul fantôme qui l'avait visitée était l'amour mort qu'elle avait déjà eu pour lui.

Rassurée par cette explication, Anémone s'apprêtait à retourner dans sa chambre quand elle se rendit compte avec désarroi qu'elle avait oublié d'arroser ses plantes. Sa longue conversation avec Justine avait empiété sur le temps qu'elle leur consacrait chaque matin. De plus, elle n'avait pas encore démêlé ses cheveux. Elle arrosa donc en vitesse les plantes assoiffées, puis elle se rua en direction de l'escalier. Elle fit irruption dans la chambre, enfila rapidement un ensemble jupe et veste, et entreprit de broser hâtivement sa lourde chevelure noire.

Elle prit son arme de service dans un tiroir de la table de chevet, un automatique 9 mm dans son étui, et se l'attacha à la hanche. D'un bond, elle se précipita vers la porte.



Le corridor menant aux locaux de l'escouade était tapissé d'affiches présentant l'image que voulait projeter le service de police. Elles montraient des agents en uniforme, l'air souriant et protecteur, entourés des clientèles visées par la démarche publicitaire : de jeunes familles, des couples d'homosexuels et des bandes de jeunes. Chaque affiche était titrée du dernier slogan qui, selon la rumeur, avait été imaginé par le nouveau chef de la police en personne :

### **ENSEMBLE CONTRE LE CRIME**

Anémone inséra sa carte magnétique dans le lecteur et les portes s'ouvrirent sur la grande salle principale. La pièce était vaste, et bordée d'un côté par de larges fenêtres dont la vue plongeait sur le terrain de stationnement d'un centre commercial. Curieusement, le service de police n'avait rien trouvé de mieux pour loger ses inspecteurs des homicides. Les bureaux des inspecteurs étaient regroupés en îlots séparés par des cloisons mobiles bleues. Près de l'entrée, un panneau blanc précisait quels inspecteurs étaient affectés aux affaires en cours. Un couloir courait le long des fenêtres jusqu'aux bureaux des officiers supérieurs, le capitaine Rochard et ses adjoints, les lieutenants Vadnais et Stifer.

En ce lundi matin, la salle fonctionnait au ralenti. Les téléphones, d'ordinaire si stridents, demeuraient muets. Les inspecteurs devisaient autour des bureaux, un café à la main. Anémone croisa un groupe d'hommes aux visages durs et aux bedaines vigoureuses, qui discutaient baseball autour d'une boîte de beignets. Ils lui sourirent, tout en détaillant avec attention son buste et ses jambes mis en valeur par son

tailleur. Elle répondit d'un sourire froid et continua son chemin jusqu'au coin qui lui était réservé.

Son espace de travail, tout contre le mur, donnait sur le couloir des toilettes des hommes. Les quelques femmes de l'escouade devaient sortir pour se rendre dans le corridor extérieur qui abritait les toilettes réservées au public.

L'horloge murale indiquait huit heures vingt; il restait à Anémone dix minutes à courir avant son rendez-vous avec son supérieur, le lieutenant Stifer. Elle se dirigea vers la salle de repos afin d'y prendre un café. Mais elle s'arrêta net devant le grand panneau des affectations, remarquant avec surprise que l'affaire Vendôme, qu'on lui avait confiée, avait été cédée à l'équipe de Maurois, un détective qu'elle ne pouvait blairer. En colère, elle entra en coup de vent dans la cafétéria, où elle arracha un gobelet du distributeur, puis le posa durement sous la machine à café. Elle pesta intérieurement contre le lieutenant Stifer. Celui-ci avait été d'accord qu'elle continue l'enquête jusqu'au retour de son coéquipier, Michaud, qui s'absentait pour un congé de paternité. Et voilà que, sans la prévenir, il lui retirait l'affaire.

Tout en observant le liquide brunâtre emplir son verre, elle se remémora les six mois qu'elle avait vécus depuis son arrivée à l'escouade. Diplômée en criminologie juvénile, Anémone avait d'abord travaillé à la Direction de la protection de la jeunesse auprès des jeunes délinquants, pendant trois ans. Elle avait ensuite posé sa candidature à un emploi offert par le service de police, qui était à la recherche de candidats spécialisés dans les ressources humaines.

Lors de son entrevue, on lui avait expliqué que le nouveau chef de la police désirait modifier la façon de fonctionner de ses services. Il voulait ainsi s'attaquer aux problèmes d'une jeunesse s'adonnant de



plus en plus à des activités criminelles. Les jeunes étaient en effet responsables d'un nombre grandissant de crimes, et les policiers de formation classique étaient déroutés par le phénomène. Le défi avait plu à Anémone. Deux semaines plus tard, elle suivait un stage de formation en accéléré à l'école de police. Ses résultats spectaculaires aux examens lui avaient permis d'obtenir l'affectation de son choix, et elle avait opté pour les homicides.

Mais son arrivée à la section la plus prestigieuse de la police avait provoqué des grincements de dents. Elle était le premier officier à y être nommé sans avoir au moins dix ans d'expérience. Son supérieur immédiat, le lieutenant Stifer, l'avait heureusement jumelée avec le détective Louis Michaud, qui l'initiait aux méthodes de travail pratiquées aux homicides. Promu à l'escouade un an avant Anémone, Michaud ne semblait pas entretenir les mêmes préjugés que ses confrères plus âgés. Anémone s'était facilement entendue avec lui. L'affaire Vendôme, du nom de la station de métro où des jeunes Haïtiens avaient poignardé un membre d'un gang latino, était leur dernier dossier. Conscient de la facilité de communication de sa collègue avec les jeunes, Michaud lui avait confié le volet des interrogatoires. Anémone croyait s'en être tirée avec honneur. Un membre du gang haïtien avait déjà avoué. Mais ce qui était le plus important à ses yeux, c'est que l'adolescent paraissait repentant.

Le sergent-détective Claudine Maurois apparut à côté d'elle. C'était une femme d'âge mûr à l'air décidé. Sa poitrine aplatie et ses cuisses épaisses révélaient sa passion pour la course à pied. Elle était vêtue d'une jupe bleu foncé et d'une blouse grise à l'allure un peu démodée, et arborait à la poitrine l'écusson en or que l'escouade des homicides offrait à ses inspecteurs

après dix ans de service. Elle avait été la première femme nommée dans le service. Elle salua Anémone d'un signe de tête.

— Ça va ?

— Très bien, répondit Anémone d'une voix rendue grinçante par la frustration.

Maurois plaça son verre sous le distributeur de café, observa un moment la chute du liquide, puis demanda :

— Sur quoi travailles-tu ?

— Je ne sais pas. C'est toi qui as repris Vendôme ?

— L'affaire du gang haïtien ? Ah oui ! Stifer me l'a donnée.

Maurois goûta un instant sa boisson, lécha ses lèvres minces et pâles, puis expliqua avec un air condescendant :

— C'est normal que Stifer te retire l'affaire, personne ne te supervise pendant que Louis est en congé de paternité.

— Mais l'enquête était presque terminée ! s'exclama Anémone. Il ne me restait qu'à porter des accusations.

Anémone serra les lèvres, irritée d'avoir laissé paraître son dépit. Maurois tenta maladroitement de dissimuler un sourire, salua deux inspecteurs qui venaient de faire leur entrée dans la salle, puis reprit, l'air d'une institutrice chapitrant une élève brouillonne et prétentieuse :

— Une enquête d'homicide, c'est comme un marathon. Ce sont les derniers kilomètres qui sont les plus difficiles. Trouver le coupable, c'est bien. Mais ce qu'il faut, c'est finir l'étape, c'est-à-dire obtenir une condamnation devant le juge.

Les deux inspecteurs qui présentaient leur gobelet à la machine à café jetèrent un regard en coin à Anémone, qui serra de nouveau les lèvres. Refrénant sa

tentation de balancer son café bouillant sur le tailleur de sa consœur, elle répliqua d'une voix susurrante :

— Tu ne travailleras pas trop. J'ai déjà fait avouer un des participants et tout est enregistré sur vidéo. Il ne reste que la paperasse à remplir. Mais fais attention aux fautes d'orthographe, le juge pourrait faire sauter l'accusation pour vice de forme.

Un des inspecteurs sourit, et Maurois rougit fortement. Les rapports qu'elle rédigeait étaient littéralement truffés de fautes. Anémone tourna les talons et sortit de la pièce. Sa montre indiquait que c'était l'heure de son rendez-vous avec Stifer. Elle traversa la salle à grands pas, puis s'engagea dans le couloir menant aux bureaux de la direction.

La porte vitrée était masquée d'un store abaissé. Anémone inspira longuement afin de maîtriser sa frustration, puis frappa deux coups secs. Une voix forte et rauque l'invita à entrer.

Le bureau était vaste, impeccablement rangé. Des tableaux de paysages du lac Mégantic, la région natale de Stifer, ainsi que des trophées de tir ornaient les murs. La photo d'une jeune adolescente trônait sur le bureau. L'homme était grand, de carrure athlétique, et arborait une épaisse chevelure rousse aux mèches rebelles. Il portait un blazer bleu ouvert sur une cravate écossaise ornementée d'une petite cornemuse en or, cadeau des détectives de l'escouade pour ses vingt ans de service. Il salua Anémone d'un signe de tête et l'invita à s'asseoir en désignant une chaise devant lui.

— Pourquoi m'avez-vous enlevé Vendôme ? demanda-t-elle tout de go.

Stifer la fixa d'un regard légèrement absent. Anémone en conclut qu'il avait déjà oublié qu'il lui avait retiré l'enquête.

— C'est moi qui ai dirigé tous les interrogatoires ! J'avais fini par gagner la confiance des suspects.

J'apprends maintenant, par le tableau, que vous m'avez retiré ce dossier.

Stifer soupira, comme si on lui servait des brouilles.

— Louis et toi avez effectué du bon travail. J'ai confié la suite à Maurois. C'est la routine. Les affaires vont et viennent.

Ravalant son dépit, Anémone demanda :

— Qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Tu seras mon assistante.

Anémone demeura interdite. Assister un détective d'expérience tel que Stifer, c'était toute une chance. Stifer ouvrit un tiroir et en tira un dossier, qu'il cala sous son bras.

— On a découvert le cadavre d'une adolescente dans le parc Disraeli. C'est dans le quartier Centre-Sud. Mancini et Bernard y sont déjà. Je veux y jeter un coup d'œil avant qu'ils n'embarquent le corps.

La voix du lieutenant lui parut curieusement rauque, comme s'il prenait cette affaire de façon personnelle. Mais elle n'eut pas le temps de s'interroger sur la raison d'un tel comportement. Il était déjà dans le corridor. Elle se hâta de le rejoindre, alors qu'il s'engageait dans l'escalier de secours. Ils débouchèrent dans un stationnement intérieur réservé aux voitures du service. Stifer se faufila entre les véhicules et s'arrêta devant une automobile grise. Il ouvrit la portière, côté passager, lui lança les clés par-dessus le capot, prit place, puis extirpa un dossier d'une serviette tandis qu'Anémone s'installait au volant.

Anémone fit avancer la voiture en direction des grandes portes coulissantes. Ils débouchèrent dans la lumière aveuglante d'une belle journée printanière. Elle connaissait le parc Disraeli, ayant déjà rencontré une adolescente du quartier lorsqu'elle travaillait à la DPJ. Elle engagea la voiture dans la rue Sherbrooke. Stifer ne s'intéressa pas un instant au trajet, se con-

tentant de feuilleter son dossier et de faire quelques appels à un inspecteur afin de clarifier un détail.

La voiture longea de beaux immeubles d'inspiration victorienne, malheureusement déparés par le voisinage tapageur d'établissements de restauration rapide, puis, à la rue Amherst, vira en direction sud. Au fur et à mesure qu'ils progressaient, l'état des immeubles semblait se dégrader. Des commerces aux devantures barricadées par des panneaux de contreplaqué succédaient aux maisons à vendre. Ils traversèrent la rue Sainte-Catherine en direction des secteurs de la frange sud de la métropole.

Anémone se gara face à un parc entouré de voitures de police derrière lesquelles s'agglutinaient des adultes à l'air inquiet, des enfants juchés sur leurs bicyclettes et des jeunes punks hirsutes. Quelques loqueteux profitaient du rassemblement pour mendier à la ronde.

Le cordon de policiers s'ouvrit devant eux. Des érables s'élevaient au milieu d'une herbe jaune et clairsemée. Quelques bancs couverts de graffitis formaient un îlot au milieu du terrain, tout près d'une rangée de buissons denses. Sous les buissons reposait une forme voilée de gris, entourée de grands rubans plastifiés jaunes qui se balançaient entre les arbres comme pour souligner une fête macabre.

Deux hommes en civil s'approchèrent. Anémone reconnut les silhouettes disparates du tandem Mancini-Bernard. Lourd et massif, le sergent-détective Mancini avait un visage rougeaud, un nez épais, une large bouche, et le coffre d'un ténor. C'était un homme à ventre, mais vêtu avec élégance. Son veston bleu marine s'entrouvrait sur une cravate constellée d'oiseaux aquatiques. Son pantalon de serge grise flottait au-dessus de larges chaussures noires immaculées.

Son collègue, le sergent-détective Lucien Bernard, présentait, quant à lui, une allure frêle et sèche.

Quelques rares cheveux s'échappaient d'une mince couronne capillaire et flottaient librement au-dessus de son crâne grisâtre. Le nez était long, le sourire, mince, et le menton, parsemé de poils mal rasés. Il portait un veston beige moutonné, une cravate brune, un pantalon informe et foncé. Ses chaussures grises étaient très usées.

Les deux hommes serrèrent la main de Stifer et se contentèrent de saluer Anémone d'un signe de tête. Bien qu'elle fît partie de l'escouade depuis six mois, Anémone se heurtait encore à cette attitude distante de la part de ses collègues. Cela la blessait, mais elle essayait de n'en rien laisser paraître. Mancini tousota légèrement, comme s'il s'apprêtait à discourir en public, puis expliqua la situation en désignant la forme drapée qui émergeait des branches sèches des buissons :

— Une fillette du quartier a aperçu le corps alors qu'elle circulait en patins à roulettes. Elle a averti son père, qui a alerté le 911. Il était huit heures trente-cinq. Une auto-patrouille est arrivée sur les lieux cinq minutes plus tard, et une ambulance s'est pointée peu après. Ils nous ont immédiatement contactés. C'est une fille d'environ quinze ans, peut-être moins.

— D'autres témoins ?

— Personne n'a rien vu.

— Vraiment personne ?

Bernard se pencha pour écraser sa cigarette contre son talon et enfouit minutieusement le mégot dans la poche de son veston afin de ne pas souiller la scène du crime. Puis il expliqua :

— On nous a dit que beaucoup de jeunes couchent dans ce parc ; personne du quartier n'ose s'y montrer avant dix heures du matin.

— Allons voir, dit sourdement Stifer.

Le groupe s'ébranla, Mancini en tête. Anémone suivait derrière, légèrement distancée par Bernard

qui fouillait anxieusement dans un paquet de Player's vide. Le groupe contourna un technicien aux mains gantées qui examinait le sol environnant, puis stoppa devant la mince silhouette voilée.

Le drap sombre jurait dans cette lumineuse matinée de printemps. Anémone eut l'impression d'être en présence d'un relent de l'hiver. Elle frissonna quand Stifer retira le drap. Une frêle jeune fille apparut, le visage constellé d'anneaux. Le teint très pâle, les cheveux rasés, elle était vêtue d'un chandail noir, d'un pantalon bleu très moulant et de chaussures à gros talons. Elle reposait sur le dos, le torse à moitié tourné de côté. Sa bouche ouverte et ses yeux protubérants avaient l'obscénité que donne la mort sans fard.

L'air morose et concentré, Stifer enfila des gants de plastique. Il se pencha au-dessus de la victime. Il scruta attentivement son cou, lui ouvrit les mains, examina ses ongles et ses jointures, puis tourna légèrement le corps afin de découvrir le dos.

— Anémone, viens ici.

Anémone serra les lèvres, anxieuse à l'idée de toucher un cadavre. Le seul qu'elle avait examiné jusqu'à maintenant avait été victime d'un attentat à la bombe. La scène paraissait irréaliste, comme s'il s'était agi d'un cauchemar. Elle n'avait pas osé s'approcher de trop près du corps à moitié déchiqueté. Toujours professionnel, Michaud s'était efforcé de l'étudier, mais il était disparu peu après dans les toilettes, et y était resté anormalement longtemps.

Bernard tendit une paire de gants de chirurgie à Anémone, qui crut discerner une lueur d'ironie dans son regard. Elle prit les gants d'un geste sec et les enfila en contournant Mancini, qui contemplait diplomatiquement sa montre. Elle aspira un bon coup, et s'inclina au-dessus du cadavre. Le corps était rigide mais intact. Le visage grimaçant de la jeune victime

affichait un masque de triste hébétude. Anémone fut rebutée par la présence de tant d'anneaux. La victime en arborait deux à l'oreille gauche, deux dans la narine gauche, un au centre de la lèvre inférieure et deux sur les côtés de la bouche. Le corps était maigre, presque décharné. Le cou marbré de noir présentait un angle bizarre.

— Dis-moi ce que tu vois, demanda Stifer.

— Le cou est marqué et il paraît brisé, répondit Anémone d'une voix rauque. Il n'y a pas d'autres blessures apparentes. La mort fut peut-être infligée par strangulation.

Elle se releva à moitié, souhaitant en avoir fini avec l'examen du corps.

— Quel genre de strangulation ? demanda Stifer.

Anémone déglutit, puis se pencha de nouveau vers le cadavre dont elle tourna délicatement la tête afin d'examiner le cou.

— Les marques sont assez larges. On ne voit pas de sillons. Ce n'est sûrement pas le fait d'une corde. On a dû l'étrangler avec les mains. De toute façon, le pathologiste confirmera tout ça.

Stifer leva un sourcil broussailleux, puis répliqua d'une voix légèrement impatiente :

— Le pathologiste n'est qu'un assistant. C'est le détective qui mène l'enquête. Il ne faut rien tenir pour acquis. Décris-moi maintenant l'assaillant.

Troublée par la rebuffade de Stifer, Anémone se mordilla les lèvres. Elle était habituée à plus d'égards de la part de Michaud, qui compatissait à ses états d'âme face aux cadavres. Stifer ne semblait pas partager cette empathie. Il la fixait plutôt d'un air sévère, attendant sa réponse. Anémone en conclut que ses vingt ans à enquêter sur des homicides devaient lui avoir endurci le cœur.



Elle examina un moment la morte, ne sachant quoi répondre. Avec le doigt, Stifer désigna alors une zone plus enfoncée de la gorge :

— S'il s'agit d'un étranglement, alors on peut conclure que l'homme était très fort. Il lui a presque défoncé la gorge.

Anémone opina en serrant les lèvres. Elle s'en voulut de ne pas avoir remarqué ce détail, croyant simplement que la fille était maigre.

— Les marques ont peut-être été causées par un violent coup à la gorge, dit-elle en essayant de prendre un ton professionnel.

— Elles ne seraient pas aussi étendues, répondit Stifer d'une voix lugubre qui la surprit. Décris maintenant la victime.

Elle palpa un bras de la jeune fille, maigre, froid et dur, frissonnant à ce contact.

— C'est une adolescente, très maigre. Elle devait jeûner souvent. Les bras présentent de nombreuses traces de piqûres. Elle se droguait peut-être à l'héroïne.

— Fouille-la.

Anémone entreprit de palper les vêtements, mal à l'aise. Elle dut soulever le corps pour atteindre une poche coincée sous une cuisse. Elle tentait de manipuler la victime avec égards et cela lui prit du temps. Stifer ne disait mot et attendait patiemment. Elle extirpa finalement de la poche un paquet dont elle énuméra le contenu :

— Soixante-cinq dollars, une montre, de la gomme, une boîte de condoms, trois seringues neuves encore dans leur enveloppe, pas de traces de drogue.

Elle découvrit enfin une carte d'assurance-maladie. Elle lut le nom qui y figurait et calcula l'âge de la victime.

— Claudia Morin, quinze ans.

Un technicien s'approcha pour lui présenter un sac de plastique dans lequel elle inséra les objets trouvés. Elle se tourna ensuite vers Stifer qui était accroupi à ses côtés, anxieuse d'en avoir enfin terminé. Mais Stifer demeurait planté devant la victime, le regard trouble et lointain. Elle fut surprise d'y percevoir une lueur de douleur. Puis Stifer se releva lentement, et s'adressa aux détectives d'un ton rauque :

— Quel est le nom de la fillette qui a découvert le corps ?

Bernard consulta rapidement un calepin écorné et répondit :

— Hélène Therrien. On l'a interrogée. Son père n'était pas très coopératif.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

Mancini s'approcha du lieutenant avec la réserve caractéristique des hommes trop gros qui n'osent déranger, et expliqua, avec une douceur qui surprit Anémone :

— L'enfant a aperçu le corps alors qu'elle circulait en patins à roulettes dans la rue. Elle est allée chercher son père. L'homme a appelé la police. C'est tout.

Une brise parfumée de lilas soufflait sur le parc et soulevait le voile gris posé près du cadavre. Le lieutenant se pencha et recouvrit délicatement le corps. Des pissenlits entouraient la mince silhouette d'auroles d'akènes. Anémone imagina qu'il s'agissait d'âmes prêtes à s'envoler pour accompagner la jeune fille dans son dernier voyage.

Stifer s'ébranla d'un pas lourd en direction de la rue où la foule curieuse était encore massée. Anémone força le pas afin de le rattraper.



## **JACQUES BISSONNETTE...**

... est né en 1953 dans le quartier Villeray, à Montréal. Il s'inscrit à l'université en psychologie, mais décroche rapidement pour entreprendre, dans l'ordre, un tour de l'Afrique, un travail à la baie James et un retour à la terre en Gaspésie. Revenu à Montréal, il complète des études en informatique et publie, en 1986, un premier roman intitulé *Programmeur à gages*. Suivront *Cannibales* (1991), *Sanguines* (1994) et *Gueule d'Ange* (1998), trois romans qui lui permettront d'être reconnu comme l'un des meilleurs auteurs de romans policiers du Québec. Jacques Bissonnette est le père de deux garçons, Raphaël et Félix.

**GUEULE D'ANGE**  
est le quarante-huitième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en février 2010  
pour le compte des éditions



Extrait de la publication



« LA MACHINE POLAR FONCTIONNE À PLEIN RÉGIME, LE SUSPENSE NOUS HAPPE, ET L'ON TRAVERSE CES QUELQUE TROIS CENTS PAGES SANS S'ENNUYER UN INSTANT. »

*LETTRES QUÉBÉCOISES*

## G u e u l e d ' A n g e

Elle s'appelle Anémone Laurent, est diplômée en criminologie juvénile et vient d'arriver à la section des homicides de la police de Montréal, où l'intégration n'est guère facile. Le lieutenant Stifer, détective d'expérience, lui fait cependant confiance et, en compagnie de Mancini et de Bernard, ils enquêtent sur la mort de Claudia, une jeune sans-abri assassinée dans un parc du quartier Centre-Sud.

Rapidement, Anémone apprend que la jeune fille, qui se droguait et pratiquait le *body-piercing*, faisait partie d'un trio d'inséparables avec ses amies Nancy et Dahlia. Mais voilà que, dans un squat abandonné, la jeune policière découvre le cadavre de Nancy. Quant à Dahlia, surnommée Gueule d'Ange, elle est portée disparue depuis deux semaines !

Dès lors, une course folle s'engage afin de retrouver Gueule d'Ange avant l'assassin. Or, pendant que les enquêteurs plongent dans les bas-fonds les plus sordides de Montréal, Anémone, elle, voit soudain surgir de son passé une ombre qu'elle croyait à jamais disparue...

**TEXTE INTÉGRAL**



14,95 \$

9 782896 153626

Extrait de la publication **8,90 € TTC**